



Cercle de lecture

Bertolt BRECHT

Emmanuel DEMARCY-MOTA

Vendredi 13 février 2026

L'Académie populaire du théâtre et des arts du récit

Académie populaire du théâtre et des arts du récit (APTAR) au Théâtre de la Ville

<https://www.theatre-a-la-maison.com/>

Cercle de lecture BRECHT du 13 février 2026.

Corpus réuni par Delphine Edy et Françoise Gomez

(APTAR)

remercie
Emmanuel Demarcy-Mota
Michael Chase
et toute l'équipe du Théâtre de la Ville,

pour la chaleureuse hospitalité offerte aux cercles de lecture qu'elle anime,
fruit d'une complicité intellectuelle et artistique toujours renouvelée.

Cercle de lecture animé par Delphine EDY
Dossier conçu par Delphine EDY et Françoise GOMEZ

Rencontre en présence
d'Emmanuel DEMARCY-MOTA
et de François REGNAULT

À PROPOS DU DOSSIER SÉQUENCÉ POUR LA LECTURE

Le dossier remis aux participants du cercle est séquencé pour une lecture collective,
de façon à permettre une large saisie vocale des extraits.

Vu la durée limitée du cercle de lecture, ceci implique :

- des coupes ponctuelles (signalées par la ponctuation) ;
- une mise en page parfois plus découpée que dans le texte original, et une signalétique de couleur ou de police de caractères scandant l'extrait en phases rythmiques qui sont aussi des phases dramatiques ;
- une répartition des voix lectrices numérotées en : « Voix *n* », « V. *n* », qui tantôt correspond à la distribution des personnages, dans les passages dialogués, tantôt ne se confond pas avec celle-ci, plusieurs lecteurs pouvant se partager un même texte long.
- *Dans le second extrait proposé ici*, Brecht a prévu une parole collective et chorale (celle des invités) qui n'est pas nominalement distribuée, mais se présente comme une seule réplique polyphonique, scandée de tirets cadratins. Pour les raisons ci-dessus, nous avons composé chacune des courtes phrases concernées en allant à la ligne.

Le Chanteur, fort :
« Redoutable est la tentation d'être bon. »

Bertolt Brecht, *Le Cercle de craie caucasien*
2 : « L'auguste enfant »

Premier extrait

Tiré de « 3 : La fuite vers les montagnes du Nord »¹

❶

Groucha se trouve devant une ferme.

GROUCHA : Voilà que tu t'es encore mouillé, et tu sais bien que je n'ai pas de langes pour toi. Michel, il faut nous séparer. On est assez loin de la ville. Ils n'en auront pas assez après toi, petit bout de chou, pour qu'ils te poursuivent jusqu'ici. La paysanne a l'air gentil ; et respire comme ça sent le lait. Alors, bonne chance, Michel, moi, je vais tâcher d'oublier les coups de pied que tu m'as donnés dans le dos pendant la nuit, pour que j'avance plus vite, et toi oublie la maigre nourriture, l'intention y était. J'aurais bien aimé te garder encore, à cause de ton tout petit nez, mais ça ne va pas. Je t'aurais montré ton premier lapin, et à ne plus te mouiller, mais je dois rentrer ; car mon grand ami, le soldat, pourrait revenir bientôt, lui aussi ; et alors faudrait-il qu'il ne me trouve pas ? Tu ne peux pas demander ça, Michel.

Une grosse paysanne entre dans la ferme avec un seau à lait. Groucha attend qu'elle soit à l'intérieur, puis se dirige prudemment vers la maison. Elle se glisse vers la porte et dépose l'enfant sur le seuil. Puis elle attend, cachée derrière un arbre, jusqu'à ce que la paysanne ressorte et trouve le baluchon.

❷

LA PAYSANNE : Seigneur Jésus, qu'est-ce qui est là par terre ? Hé, mon homme !
LE PAYSAN *arrive* : Qu'est-ce qui se passe ? Laisse-moi manger ma soupe.
LA PAYSANNE, *à l'enfant* : Où est ta mère, tu n'en as pas ? C'est un garçon, je pense. Et le linge fin est très bien, c'est un enfant très bien. Ils l'ont mis comme ça devant la porte, drôles de temps !
LE PAYSAN : S'ils croient qu'on va le leur nourrir, ils se trompent. Tu vas le porter au village, chez le prêtre, c'est tout.
LA PAYSANNE : Qu'est-ce qu'il en ferait, le prêtre, c'est d'une mère qu'il a besoin. Tiens, il se réveille. Tu ne crois pas qu'on pourrait quand même le prendre ?
LE PAYSAN, *criant* : Non !
LA PAYSANNE : Si je lui fais son lit dans le coin, près du fauteuil, j'aurai juste besoin d'un panier, et je l'emmènerai aux champs. Tu vois comme il rit ? Mon homme, nous avons un toit au-dessus de la tête, nous pouvons faire ça, je n'écoute plus rien.

❸

Elle emporte l'enfant à l'intérieur, le paysan la suit en protestant, Groucha sort de derrière l'arbre, rit et se dépêche de partir dans la direction opposée.

¹ Sauf traduction originale signalée, toutes les citations et extraits font référence à l'édition de la pièce traduite par Georges Proser, Paris, L'Arche ed. [1955], 5^e réimpression de 2022. Premier extrait p. 48-54.

LE CHANTEUR :

Pourquoi contente, toi qui rentres au pays ?

LES MUSICIENS :

Parce que le faible

A souri à de nouveaux parents, je suis contente. Parce que de l'aimé

Je suis débarrassée, je me réjouis.

LE CHANTEUR :

Et pourquoi triste ?

LES MUSICIENS :

Parce que je vais libre et seule, je suis triste

Comme celui qu'on a volé

Comme celui qui a tout perdu.

Elle a juste parcouru une brève distance, quand elle rencontre les deux hommes d'armes, qui lui présentent leurs piques.

4

LE BRIGADIER : Pucelle, tu es tombée sur la force armée. D'où viens-tu ? Quand viens-tu ? As-tu avec l'ennemi des relations interdites ? Où se trouve-t-il ? Quels mouvements fait-il sur tes arrières ? Qu'en est-il des mamelons, qu'en est-il des vallonnements, comment tiennent les bas ?

Groucha *s'arrête, effrayée.*

GROUCHA : Ils tiennent solidement, vous ferez mieux de battre en retraite.

LE BRIGADIER : Je pratique toujours le retrait, pour ça on peut se fier à moi. Pourquoi regardes-tu comme ça cette pique ? « Le soldat en campagne ne lâche pas un instant sa pique », c'est le règlement, apprends ça par cœur, Tête de bois. Alors, pucelle, où va-t-on ?

GROUCHA : Chez mon fiancé, monsieur le soldat, un certain Simon Chachava, de la garde du palais à Nukha. Et si je lui écris, il vous brisera les os.

LE BRIGADIER : Simon Chachava, bien sûr que je le connais. Il m'a donné la clef pour que j'aie voir de temps en temps après toi. Tête de bois, nous devenons impopulaires. Il faut que nous le disions, que nous avons des intentions honnêtes. Pucelle, je suis un tempérament sérieux qui se cache derrière un apparent badinage, et je te le dis réglementairement : je veux avoir un enfant de toi. (*Groucha pousse un faible cri.*) Tête de bois, elle nous a compris. Hein, c'est pas une peur délicieuse ? « Il faut d'abord que je retire le gratin du four, monsieur l'officier. Il faut d'abord que je change cette chemise déchirée, monsieur le colonel ! » Blague à part, pique à part, pucelle : nous cherchons un certain enfant dans le coin. As-tu entendu parler d'un enfant de ce genre, débarqué ici de la ville, un enfant très bien, dans du linge fin très bien ?

GROUCHA : Non, je n'ai entendu parler de rien.

5

LE CHANTEUR :

Cours, l'obligeante, les tueurs arrivent !

Faible, secours le faible ! Et elle court.

Groucha fait un brusque demi-tour et s'enfuit, prise de terreur panique, dans la direction d'où elle était venue. Les hommes d'armes se regardent et la suivent en jurant.

LES MUSICIENS :

Aux temps les plus sanglants
Vivent des êtres obligeants.

6

Dans la ferme, la grosse paysanne se penche sur le panier où est l'enfant, quand Groucha Vachnadzé fait irruption.

GROUCHA : Cache-le vite. Les hommes d'armes arrivent. Je l'avais mis devant la porte, mais ce n'est pas le mien, il est à des gens très bien.

LA PAYSANNE : Qui vient, quels hommes d'armes ?

GROUCHA : Pas tant de questions. Les hommes d'armes qui le cherchent.

LA PAYSANNE : Ils n'ont rien à chercher dans ma maison. Mais toi, j'ai un mot à te dire, ça en a tout l'air.

GROUCHA : Enlève-lui le linge fin, il nous dénoncerait.

LA PAYSANNE : Le linge, le linge ! Dans cette maison, c'est moi qui décide, et ne viens pas baver dans ma cuisine, pourquoi l'as-tu abandonné ? C'est un péché.

GROUCHA *regarde au dehors* : Bientôt ils vont sortir de derrière les arbres. Je n'aurais pas dû m'enfuir, ça les a énervés. Mais qu'est-ce que je peux faire ?

LA PAYSANNE *regarde également au dehors et brusquement s'effraie très fort* : Jésus Marie, des hommes d'armes !

GROUCHA : Ils sont aux trousses de l'enfant.

LA PAYSANNE : Mais s'ils entrent ?

GROUCHA : Tu ne dois pas le leur donner. Dis que c'est le tien.

LA PAYSANNE : Oui.

GROUCHA : Ils vont l'embrocher, si tu le donnes.

LA PAYSANNE : Mais s'ils le réclament ? J'ai l'argent de la récolte à la maison.

GROUCHA : Si tu le donnes, ils vont l'embrocher ici, dans ta cuisine. Il faut que tu dises que c'est le tien.

LA PAYSANNE : Oui. Mais s'ils ne le croient pas ?

GROUCHA : Si tu le dis sans broncher...

LA PAYSANNE : Ils vont nous brûler le toit au-dessus de la tête.

GROUCHA : C'est pour ça qu'il faut que tu dises que c'est le tien. Il s'appelle Michel. Ça je n'aurais pas dû te le dire. (*De la tête la paysanne fait signe que oui.*) Ne secoue pas la tête comme ça. Et ne tremble pas, ils vont le voir.

LA PAYSANNE : Oui.

GROUCHA : Arrête, avec tes oui, je ne peux plus les entendre. (*Elle la secoue.*) Tu n'en as pas, toi ?

LA PAYSANNE, *murmurant* : À la guerre.

GROUCHA : Dans ce cas, il est peut-être homme d'armes, lui aussi, à l'heure qu'il est. Tu le laisserais embrocher des enfants ? Alors tu le battrais déjà comme plâtre. « Arrête de farfouiller dans ma cuisine avec ta pique, c'est pour ça que je t'ai élevé ? Mouche-toi, avant de parler à ta mère. »

LA PAYSANNE : C'est vrai, faudrait pas qu'il me fasse ça.

GROUCHA : Promets-moi de leur dire que c'est le tien.

LA PAYSANNE : Oui.

GROUCHA : Les voilà qui arrivent. *On frappe à la porte. Les femmes ne répondent pas. Entrent les hommes d'armes. La paysanne s'incline profondément.*

LE BRIGADIER : Ah, la voilà. Qu'est que je t'ai dit ? Mon nez. Je les sens ! J'aurais une question à te poser, pucelle : pourquoi m'as-tu filé entre les doigts ? Qu'est-ce que tu as cru que je te voulais ? Je parie que c'était quelque chose d'impudique. Avoue !

GROUCHA, *tandis que la paysanne n'arrête pas de s'incliner* : J'avais laissé le lait sur le feu. Ça m'est revenu.

LE BRIGADIER : J'ai cru que c'était parce que tu avais cru que je t'avais regardée sans pudeur. En quelque sorte comme si j'avais pu imaginer quelque chose entre nous. En quelque sorte un regard concupiscent, tu me comprends ?

GROUCHA : Je ne l'ai pas vu.

LE BRIGADIER : Mais ça aurait été possible, non ? Tu dois le reconnaître. Je pourrais bien être un cochon. Je suis tout à fait franc avec toi : je pourrais m'imaginer des tas de choses, si nous étions seuls. (*A la paysanne :*) Tu n'as rien à faire dans la cour ? Donner à manger aux poules ?

LA PAYSANNE, *se jetant soudain à genoux* : Monsieur le soldat, je n'étais au courant de rien. Ne me brûlez pas le toit au-dessus de la tête !

LE BRIGADIER : De quoi parles-tu ?

LA PAYSANNE : Je n'ai rien à faire là-dedans, monsieur le soldat. C'est elle qui me l'a posé devant la porte, ça je le jure.

LE BRIGADIER, *voyant l'enfant, siffle* : Tiens, mais voilà-t-y pas une petite chose dans le panier, Tête de bois, je sens les mille piastres. Fais sortir la vieille et tiens-la bien ; j'ai à mener un interrogatoire, à ce qu'il me semble.

La paysanne, sans un mot, se laisse emmener par le soldat.

LE BRIGADIER : Eh bien, tu l'as cet enfant que je voulais avoir de toi.

Il se dirige vers le panier.

GROUCHA : Monsieur l'officier, c'est le mien. Ce n'est pas celui que vous cherchez.

LE BRIGADIER : Je veux m'en rendre compte moi-même.

Il se penche sur le panier. Groucha jette autour d'elle des regards désespérés.

GROUCHA : C'est le mien, c'est le mien !

LE BRIGADIER : Du linge fin.

Groucha se jette sur lui pour l'écarter. Il la repousse violemment et se penche à nouveau sur le panier. Elle jette autour d'elle des regards désespérés, voit une grosse bûche, la ramasse avec désespoir et l'abat par derrière sur la tête du brigadier, si bien que celui-ci s'effondre. Prenant vite l'enfant, elle court au dehors.

LE CHANTEUR :

Et fuyant les hommes d'armes

Après vingt-deux jours de marche

Au pied du glacier du Janga-Tau

Groucha Vachnadzé adopta l'enfant.

LES MUSICIENS : La faible adopta le faible.

Second extrait

Tiré de : « 4 Dans les montagnes du Nord »²

Groucha est parvenue à gagner les montagnes du Nord, chez son frère Laurenti, avec Michel, l'enfant. Ils y trouvent pour l'hiver un misérable refuge clandestin, le frère étant marié à une riche dévote. Mais le printemps arrive, les routes se dégèlent, les circulations vont reprendre : il faut trouver une solution convenable pour placer Groucha et son « fils ». Laurenti trouve alors, dans un autre village, une vieille paysanne qui offre, moyennant dot, la main de son fils à l'agonie – l'épousée trouvera ainsi un gîte, pour deux ans.

Cependant Groucha n'a pas oublié Simon Chachava, son amoureux, parti à la guerre...

❶

LE CHANTEUR :

Le fiancé était à l'agonie quand arriva la fiancée.

La mère du fiancé attendait devant la porte et la pressa de faire vite.

La fiancée amenait un enfant, le témoin le cacha le temps des épousailles.

Une pièce coupée en deux par une cloison : d'un côté il y a un lit. Derrière la moustiquaire est allongé, tout raide, un homme très malade. De l'autre côté entre en courant la belle-mère, traînant Groucha par la main. Derrière elle, Laurenti avec l'enfant.

LA BELLE-MÈRE : Vite, vite, ou il va nous claquer dans la main avant le mariage.

À Laurenti : Mais qu'elle ait déjà un enfant, il n'avait pas été question de ça.

LAURENTI : Qu'est-ce que ça fait ? *Montrant le mourant* : Ça doit lui être égal, dans son état.

LA BELLE-MÈRE : À lui! Mais moi, je ne survivrai pas à cette honte. Nous sommes des gens respectables. *Elle commence à pleurer.* Mon Youssoup n'a pas besoin de ça, d'en épouser une qui a déjà un enfant.

LAURENTI : Bon, j'ajoute deux cents piastres. Que la ferme te revienne, tu l'as par écrit, mais le droit d'habiter ici, elle l'a pour deux ans.

LA BELLE-MÈRE, *séchant ses larmes.* C'est à peine le prix de l'enterrement. J'espère qu'elle me prêtera vraiment la main dans le travail. Et maintenant, où est passé le moine ? Il a dû me filer par la fenêtre de la cuisine. Maintenant, on va avoir tout le village sur le dos s'ils ont eu vent que pour Youssoup c'est la fin, ah mon dieu ! Je vais aller le chercher, mais il ne faut pas qu'il voie l'enfant.

❷

LAURENTI : Je ferai ce qu'il faut pour qu'il ne le voie pas, mais au juste, pourquoi un moine et pas un prêtre ?

LA BELLE-MÈRE : Il est aussi avantageux. J'ai seulement fait l'erreur de lui payer la moitié de la prime avant la cérémonie, si bien qu'il a pu aller au cabaret. J'espère... *Elle s'en va en courant.*

LAURENTI : Elle a fait des économies sur le prêtre, la misérable, elle a pris un moine bon marché.

GROUCHA : Envoie-moi Simon Chachava, au cas où il viendrait quand même.

LAURENTI : Oui. *Montrant le malade* : Tu ne veux pas le regarder un peu ? *Groucha qui a pris Michel, secoue la tête.* Il ne bouge même pas. J'espère qu'on n'est pas arrivé trop tard.

² *Op. cit.* p. 65-73.

Ils tendent l'oreille. De l'autre côté entrent des voisins, qui jettent un regard autour d'eux et se placent le long des murs. Ils commencent à marmonner des prières. La belle-mère entre avec le moine.

3

LA BELLE-MÈRE, *au moine, après avoir manifesté son étonnement irrité* : Et voilà. Elle s'incline devant les invités. S'il vous plaît, patientez quelques instants. La fiancée de mon fils est arrivée de la ville, et on va procéder à un mariage d'urgence. Elle entre avec le moine dans la chambre à coucher. Je le savais, que tu le raconterais partout. *À Groucha* : On peut procéder tout de suite à la cérémonie. Voici les papiers. Moi et le frère de la fiancée... Laurenti essaie de se dissimuler dans le fond après avoir repris rapidement Michel à Groucha. La belle-mère les écarte d'un geste. Moi et le frère de la fiancée, nous sommes les témoins.

Groucha s'est inclinée devant le moine. Le groupe s'avance vers le lit. La belle mère écarte la moustiquaire. Le moine commence à dévider en latin le texte liturgique. Pendant ce temps, la belle-mère fait constamment signe à Laurenti de se débarrasser de l'enfant, auquel il veut montrer la cérémonie pour l'empêcher de pleurer. Une fois, Groucha se retourne pour regarder l'enfant et Laurenti lui fait signe en agitant la menotte de l'enfant.

LE MOINE. Acceptes-tu d'être pour ton époux une bonne épouse, fidèle et obéissante, et de lui rester attachée jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

GROUCHA, *jetant un regard sur l'enfant*. Oui.

LE MOINE, *au mourant* : Et toi, acceptes-tu d'être pour ton époux un bon époux, et de veiller sur elle jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

Comme le mourant ne répond pas, le moine répète sa question, puis jette un regard autour de lui.

LA BELLE-MÈRE : Bien sûr qu'il accepte. Tu n'as pas entendu le « oui » ?

LE MOINE : Parfait, nous allons déclarer le mariage conclu ; mais que diriez-vous d'une extrême-onction ?

LA BELLE-MÈRE : Rien à faire. Le mariage a été assez cher. Maintenant il faut que je m'occupe des invités de l'enterrement. *À Laurenti* : nous avons dit sept cents piastres ?

LAURENTI : Six cents. *Il paye*. Et je ne vais pas m'asseoir avec les invités et risquer de faire des connaissances. Alors adieu, Groucha, et si ma sœur une fois veuve vient par hasard me rendre visite, elle entendra ma femme lui souhaiter la bienvenue, sans ça je deviendrai mauvais.

Il s'en va. Alors qu'il passe, les invités de l'enterrement le suivent du regard avec indifférence.

4

LE MOINE : Et peut-on demander qu'est-ce que c'est que cet enfant ?

LA BELLE-MÈRE : Un enfant, où ça ? Je ne vois pas d'enfant. Et toi tu n'en vois pas non plus. Compris ? Sans ça, moi aussi j'ai peut-être vu pas mal de choses, derrière le cabaret. Maintenant, venez.

Ils passent de l'autre côté de la pièce, après que Groucha a assis l'enfant sur le sol et lui a fait signe de rester tranquille. Elle est présentée aux voisins.

LA BELLE-MÈRE : Voici ma belle-fille. Elle est arrivée à temps pour trouver en vie le cher Youssoup.

UNE DES FEMMES : Il est couché depuis un an, maintenant, c'est bien ça ? Quand ils ont enrôlé mon Vassilli, il était encore là aux adieux.

UNE AUTRE FEMME : Le maïs sur pied et le fermier au lit, ça c'est terrible pour une ferme. C'est une délivrance pour lui, s'il n'a plus longtemps à souffrir. Voilà ce que je dis.

LA PREMIERE FEMME, *en confidence*. Et nous qui pensions au début qu'il s'était couché à cause du service dans l'armée, vous comprenez. Et maintenant pour lui c'est la fin.

LA BELLE-MÈRE : Je vous en prie, asseyez-vous et mangez quelques gâteaux.

La belle-mère fait un signe à Groucha et les deux femmes vont dans la chambre à coucher où elles prennent par terre des plaques de four chargées de gâteaux. Des invités, dont le moine, s'assoient par terre et entament une conversation en sourdine.

5

UN PAYSAN, *à qui le moine a tendu une bouteille tirée de sa soutane*. Il y a un mioche, vous dites ? Où est-ce que ça a bien pu arriver à Youssoup ?

UNE TROISIÈME FEMME : En tout cas, elle a eu de la chance d'avoir encore pu se marier, alors qu'il est en si mauvaise posture.

LA BELLE-MÈRE : Les voilà déjà en train de bavarder, et avec ça ils dévorent des gâteaux de l'enterrement, et s'il ne meurt pas aujourd'hui, demain je pourrai en faire d'autres.

GROUCHA : Moi, je les ferai.

LA BELLE-MÈRE : Quand hier soir les cavaliers sont passés et que j'étais sortie voir qui c'était, quand je rentre, il était là étendu comme un mort. C'est pour ça que je vous ai envoyé chercher. Ça ne peut plus durer très longtemps. *Elle tend l'oreille.*

« LE MOINE : Chers invités de la noce et de l'enterrement ! Pleins d'émotion nous entourons un lit funèbre et conjugal, car l'épouse prend place sous la fleur d'oranger et l'époux dans la fosse. Le mari a déjà sa toilette faite, et la mariée est déjà en forme car dans le lit conjugal est allongé un testament et ce testament rend sensuel. Comme sont diverses, mes très chers frères, les destinées des humains, hélas ! L'un meurt pour avoir un toit sur la tête, et l'autre se marie afin que la chair retourne à la poussière dont elle est faite, amen. »

LA BELLE-MÈRE, *qui a tendu l'oreille*. Il se venge. Je n'aurais pas dû en prendre un si bon marché, il vaut son prix. Un qui est cher, il sait se tenir. À Soura il y en a un qui est même en odeur de sainteté, mais naturellement il demande une fortune. Un prêtre à cinquante piastres comme ça n'a aucune dignité, et de la dévotion, eh bien, il en a pour cinquante piastres, et c'est tout. Quand je suis allée le chercher au cabaret, il était juste en train de tenir un discours, et de crier : « La guerre est finie, craignez la paix ». Il faut aller dans la salle.

GROUCHA *donne un gâteau à Michel*. Mange le gâteau et sois bien sage, Michel. Maintenant nous sommes des gens respectables.

Elles sortent, portant les plaques chargées de gâteaux aux invités. Le mourant, derrière la moustiquaire, s'est redressé et sort la tête, suivant les deux femmes du regard. Puis il retombe en arrière. Le moine a tiré deux bouteilles de sa soutane et les a passées au paysan assis près de lui. Trois musiciens sont entrés, auxquels le moine, ricanant, faites un signe de la main.

LA BELLE-MÈRE, *aux musiciens* : Qu'est-ce que vous venez faire ici, avec ces instruments ?

UN MUSICIEN : Le père Anastase, ici, *il désigne le moine*, nous a dit qu'ici il y avait une noce.

LA BELLE-MÈRE : Quoi, tu m'en mets encore trois sur le dos ? Savez-vous qu'un mourant est caché là-dedans ?

LE MOINE : C'est une tâche séduisante pour un artiste. Ça pourrait être un rigodon en mineur ou une valse funèbre à tout casser.

LA BELLE-MÈRE : Jouez, au moins ; mangez, de toute façon, on ne vous en empêchera pas.

Les musiciens jouent un pot-pourri. Les femmes font circuler les gâteaux.

LE MOINE : La trompette résonne comme des piaillements de petits enfants, et qu'est-ce que tu tambourines aux quatre vents, tambourin ?

LE PAYSAN, *près du moine*. Qu'est-ce que vous en diriez, si la mariée agitait la jambe ?

LE MOINE : La jambe ou le fémur ?

LE PAYSAN, *près du moine, chante*.

Mamzelle' Rond' miche a pris un vieil époux.

Se marier, qu'elle dit, compte avant tout.

Et quand elle veut se distraire

L'étui du contrat fait l'affaire.

Les cierges, c'est beaucoup plus doux.

La belle-mère jette l'ivrogne dehors. La musique s'arrête net. Les invités sont gênés. Silence.

LES INVITÉS, *fort*. [**pour 6 voix**]

Vous avez entendu ça ? Le grand duc est revenu ?

– Mais les princes sont pourtant contre lui.

– Oh, le chah de Perse, il paraît, lui a prêté une grande armée, pour qu'il puisse remettre de l'ordre en Géorgie.

– Comment serait-ce possible ? Le chah de Perse est pourtant l'ennemi du grand-duc!

– Mais aussi un ennemi du désordre.

– En tout cas, la guerre est finie. Nos soldats reviennent déjà.

Groucha laisse tomber la plaque de gâteaux.

UNE FEMME, *à Groucha*. Tu te sens mal ? Ça vient de l'émotion à cause de son cher Youssoup. Assieds-toi et repose-toi, ma fille.

Groucha reste debout, vacillante.

LES INVITÉS [**pour 2 voix**]

Maintenant tout va redevenir comme autrefois.

-- Sauf que les impôts vont grimper, parce qu'il nous faut payer la guerre.

GROUCHA, *d'une voix faible*. Quelqu'un a dit que les soldats sont de retour ?

UN HOMME : Moi.

GROUCHA : Ce n'est pas possible

L'HOMME, *à une femme*. Montre le châte ! Nous l'avons acheté à un soldat. Il vient de Perse.

GROUCHA, *regarde le châle*. Ils sont là.

Un long silence s'établit. Groucha s'agenouille comme pour ramasser les gâteaux. Ce faisant, elle tire de sa blouse la croix d'argent suspendue à sa chaîne, l'embrasse et se met à prier.

8

LA BELLE-MÈRE, *les invités regardant Groucha en silence*. Qu'est-ce que tu as ? Tu ne veux pas t'occuper de nos invités ? En quoi ça nous regarde, les bêtises de la ville ?

LES INVITÉS, *reprenant la conversation à haute voix tandis que Groucha demeure le front contre le sol*. [pour 5 voix]

– On peut acheter aux soldats des selles persanes, certains les échangent contre des béquilles.

– Parmi les gros, seuls ceux d'un côté peuvent gagner une guerre, mais les soldats, eux, la perdent des deux côtés.

– Au moins, maintenant, la guerre est finie. C'est déjà quelque chose, s'ils ne peuvent plus vous enrôler pour le service.

Le paysan s'est levé dans le lit. Il écoute attentivement.

– Ce qui nous aurait fallu, c'est encore deux semaines de beau temps.

– Cette année nos poiriers ne donneront presque rien.

LA BELLE-MÈRE, *offre des gâteaux*. Prenez encore un peu de gâteau. Régalez-vous. Il y en a encore.

La belle-mère passe dans la chambre avec la plaque vide. Elle ne voit pas le malade et se penche vers une plaque chargée de gâteaux posée à terre, quand il se met à parler d'une voix enrouée.

9

YOUSSOUP : Combien de gâteaux vas-tu encore leur fourrer dans la gueule ? Est-ce que j'ai une poule aux œufs d'or ? *La belle-mère se retourne brusquement et le fixe d'un air égaré. Il sort de derrière la moustiquaire*. Ils ont dit que la guerre est finie ?

LA PREMIERE FEMME, *dans l'autre pièce, amicalement, à Groucha* : La jeune dame a quelqu'un à la guerre ?

L'HOMME : Alors ça, c'est une bonne nouvelle qu'ils reviennent, hein ?

YOUSSOUP : Fais pas tes yeux ronds. Où est la créature que tu m'as collée comme femme ?

Ne recevant pas de réponse il sort du lit et, en chemise, passe en vacillant devant la belle-mère pour aller dans l'autre pièce. Elle le suit en tremblant, avec la plaque chargée de gâteaux.

LES INVITÉS [Tutti] *l'aperçoivent et s'écrient* : Jésus Marie Joseph ! Yousoup !

Tous se lèvent, effrayés, les femmes se bousculent vers la porte. Groucha, toujours agenouillée, tourne la tête et regarde fixement le paysan.

YOUSSOUP : Un repas d'enterrement, ça vous aurait plu. Dehors, avant que je vous y flanque à coups de bâton.

Les invités quittent précipitamment la maison.

YOUSSOUP, *l'air sinistre, à Groucha* : Ça met tes projets par terre, hein ?

Comme elle ne dit rien, il se retourne et prend un gâteau de maïs sur la plaque que tient la belle-mère.

Micro-lectures

I

Extrait de « 5 : L'histoire du juge » (début)

DER SÄNGER

Hört nun die Geschichte des Richters:

Wie er Richter wurde, **wie er Urteil sprach**, was er für ein Richter ist.

Brecht Bertolt, *Der kaukasische Kreidekreis*, Suhrkamp Verlag, p. 112.

LE CHANTEUR

Écoutez à présent l'histoire du juge :

Comment il est devenu juge, **ce qui motiva sa sentence**, et quel genre de juge il est.

Traduction Delphine Edy

II

Extrait de 5 : « L'histoire du juge »

Denn die Zeit der Verwirrung und Unordnung ist vorüber, die ich in dem Lied vom Chaos beschrieben finde, das wir jetzt noch einmal zusammen singen werden zum Angedenken an diese schreckliche Zeit; setz dich und vergreif dich nicht an den Tönen. Keine Furcht, man darf es hören, es hat einen beliebten Refrain.

Er singt:

Schwester, verhülle dein Haupt, Bruder, hol dein Messer, **die Zeit ist aus den Fugen**. Die Vornehmen sind voll Klagen und die Geringen voll Freude.

Brecht Bertolt, *Der kaukasische Kreidekreis*, Suhrkamp Verlag, p. 145-146.

Car le temps du désarroi et du désordre, tel que je le trouve décrit dans le chant du chaos, est derrière nous ; ce chant que nous allons maintenant entonner encore une fois, tous ensemble, en mémoire de cette époque terrible ; assieds-toi et ne t'égaré pas dans les tonalités. Ne crains rien, on a le droit de l'entendre, son refrain est très apprécié.

Il chante :

Sœur, voile ton visage, frère, prends ton couteau, **le temps se disloque**³. Les puissants ne sont que plaintes et les humbles pleins de joie.

Traduction Delphine Edy

III

Extrait de : 1. « La vallée en litige »

STIMMEN Gewiß. Kommt alle ins Klubhaus.

Während des Aufbruchs wendet sich der Delegierte an die junge Traktoristin.

DER DELEGIERTE ZUM SÄNGER: Wie lange wird die Geschichte dauern, Arkadi? Ich muß noch heute nacht zurück nach Tiflis.

DER SÄNGER *beiläufig*: Es sind eigentlich zwei Geschichten. Ein paar Stunden.

DER DELEGIERTE *sehr vertraulich*: Könntet ihr es nicht kürzer machen?

DER SÄNGER Nein.

Brecht Bertolt, *Der kaukasische Kreidekreis*, Suhrkamp Verlag, p. 19.

³ Cette traduction est le fruit d'un échange nourri avec l'auteur et traducteur Olivier Cadiot.

DES VOIX : Certainement. Venez tous au club.

Alors qu'ils **se mettent en branle**⁴, le délégué se tourne vers la jeune conductrice de tracteur.

LE DELEGUE AU CHANTEUR : Combien de temps l'histoire va-t-elle durer, Arkadi ? Il faut encore que je rentre à Tiflis cette nuit.

LE CHANTEUR, *de manière informelle* : En réalité, ce sont deux histoires. Quelques heures.

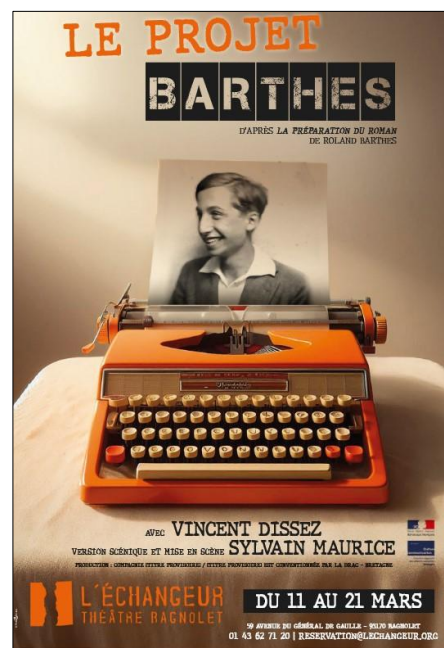
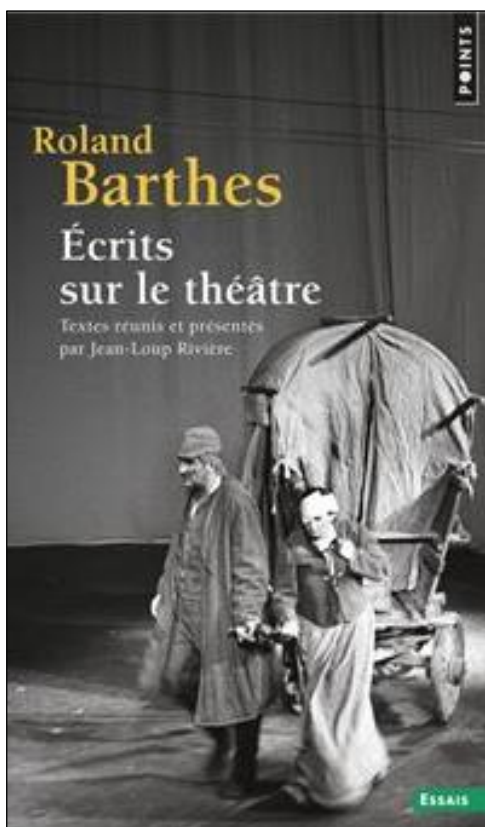
LE DELEGUE, *sur un ton empreint de complicité* : Ne pourriez-vous pas faire plus court ?

LE CHANTEUR : Non.

Traduction Delphine Edy

Roland BARTHES, «Les tâches de la critique brechtienne »

Brecht lui-même l'a voulu ainsi : la critique brechtienne est par définition extensive à la problématique de notre temps. Il faut répéter inlassablement cette vérité : c'est pour nous, très exactement, que Brecht a écrit son théâtre, et non pour l'éternité. La critique brechtienne est donc une pleine critique de spectateur, de lecteur, de consommateur, et non d'exégète : c'est une critique d'homme *concerné*.⁵



Prochain cercle de lecture: à L'Échangeur (métro Gallieni) le 16 mars à 17h, avant le spectacle *Le Projet Barthes*.
« Du dernier Barthes au premier, redécouvrir l'unité d'une œuvre »

⁴ Un groupe de recherche, basé à l'université de Sarrebruck, s'est constitué autour de la thématique *Literatur und Aufbruch* et se réunira les 1^{er} et 2 octobre 2026 à la Sorbonne Nouvelle pour un colloque intitulé « Poetik des Aufbruchs ». Cela sera l'occasion de continuer à réfléchir sur cet intraduisible qu'est le mot *Aufbruch*, qui convoque tout un imaginaire qu'il reste à déplier.

⁵ Roland Barthes, *Écrits sur le théâtre*, Textes réunis et présentés par Jean-Loup Rivière, Paris, Seuil, 2002, p. 206. Première parution du texte dans *Bref*, 1957.